paco rabanne

LA FORCE DES CELTES

L'héritage druidique

Entretiens avec
PHILIP CARR-GOMM

TOUTE LA SAGESSE DU MONDE

Michel LAFON

022104489

LA FORCE DES CELTES

L'HÉRITAGE DRUIDIQUE

8
D1 MON
897

DL-30 11 1996 45306

PACO RABANNE

LA FORCE DES CELTES

L'HÉRITAGE DRUIDIQUE

Entretiens avec
PHILIP CARR-GOMM
Chef-élu de l'Ordre des Bardes, Ovates et Druides

Michel LAFON
103, boulevard Murat – 75016 Paris

Directeur d'ouvrage
FRÉDÉRIC LEPAGE

PACO RABANNE
Trajectoire – D'une vie à l'autre,
Michel Lafon, 1991.
La Fin des Temps – D'une ère à l'autre,
Michel Lafon, 1993.
Le Temps présent – Les chemins des grands Initiés,
Michel Lafon, 1994.

Dans la collection « Toute la sagesse du monde »
Les lumières du bouddhisme –
Méditer pour mieux vivre
Entretiens avec BOKAR RIMPOCHÉ
Michel Lafon, 1995.
La Leçon indienne
Les secrets d'un homme-médecine
Entretiens avec WALLACE BLACK ELK
Michel Lafon, 1996.

PHILIP CARR-GOMM
Initiation à la tradition druidique,
Éditions du Rocher, 1995.
The Druid Way, Element Books, 1993.
The Druid Animal Oracle, Simon & Schuster,
Fireside Books, USA and Australia 1994.
Connections Publishing UK 1996.
Author with Stephanie Carr-Gomm.
The Druid Renaissance,
Thorsons, Harper Collins 1996.
Editor and Foreword.

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 1996

PRÉFACE

Il est des traditions si canevassées d'écrits et de dogmes que leur flamme trop réglée finit à la longue par perdre de son éclat et de sa chaleur. Il en est d'autres, en revanche, que l'on croit éteintes à jamais, leurs cendres éparpillées en superstitions orphelines, et qui renaissent avec l'étonnante vigueur de jeunes arbrisseaux au pied d'une souche morte.

Le druidisme est de ces phénix-là. D'aucuns, émus par le remplumage du coq gaulois, crient à l'imposture. D'autres, plus magnanimes ou plus perfides, laissent entendre qu'on ne saurait trahir ce qui n'existe plus. Quant à nous, tâchons de ne pas oublier une vérité essentielle : le druidisme fut la religion de nos ancêtres. Pendant des siècles innombrables, les Celtes l'ont pratiquée, de l'Irlande à l'Italie transalpine, du nord de l'Espagne à la Bohême et jusqu'aux Carpates. Longtemps, nous autres Occidentaux avons ignoré cet héritage, parfois même nous l'avons méprisé : les échos qui nous en parvenaient semblaient trop enténébrés. N'est-il pas naturel, cependant, que

nos racines, comme celles des arbres, plongent dans l'obscurité ?

Aujourd'hui, le druidisme éclôt enfin sous l'œil du soleil. Philip Carr-Gomm, le jeune chef-élu, se soucie fort peu d'occultisme nostalgique. Il ne veut pas d'une religion de dieux moribonds, où ne subsisteraient de l'appel de la forêt que quelques fées crépusculaires, errant dans la brume. Solidement ancré dans l'antique savoir celtique, mais attentif aux voix du présent et même à celles de l'avenir, son druidisme apparaît concret, dynamique, en pleine évolution. Il est, selon le mot de Goethe à propos de l'être humain, une « forme déterminée qui se développe en vivant ».

L'*épanouissement*, tel pourrait être le maître mot de ce livre : on y parle de renouveau culturel, bien sûr, mais surtout de réalisation personnelle, de créativité, de Nature réenchantée, redevenue notre tutrice et inspiratrice. Paganisme, me direz-vous ? Sans doute. Mais en ces temps de réexamen des diverses traditions humaines, le terme ne devrait plus effrayer. Ne s'agit-il pas de reconnaître simplement que nous sommes faits d'eau, de terre, d'air et de feu : voilà ce qui nous anime, nous limite et nous élève tout à la fois !

Souvenons-nous qu'en Occident le druide est l'aîné des figures sacerdotales. Malgré sa tête chenue et sa barbe blanche, le vieux cueilleur de gui surprend par sa verdeur...

PACO RABANNE

1

Le rivage des Celtes

RETOUR AUX SOURCES

Je hais les voyages et les explorateurs.

Claude LÉVI-STRAUSS

Notre âme occidentale est un palimpseste. Un de ces vieux parchemins dont on a gratté l'écriture pour la recouvrir d'un texte nouveau. La couche récente, visible, représente notre culture chrétienne, vieille de quelque deux mille ans, si riche et si prégnante. L'ancienne, celle qu'on a pu croire définitivement effacée, c'est notre nature celtique, mystérieusement embaumée sous les strates successives de l'invasion romaine et de la christianisation...

Que reste-t-il aujourd'hui de nos racines profondes ? En sommes-nous irrémédiablement coupés ? Ou bien notre cerveau-palimpseste a-t-il gardé en filigrane la trace d'un savoir qui ne serait pas « primitif » mais « premier » ?

Nos manuels scolaires se plaisent à rappeler la filiation qui nous rattache à nos « ancêtres les Gaulois », mais c'est trop souvent pour mieux les réduire à une mosaïque de tribus sanguinaires, amas de braillards aux bacchantes aussi longues que leurs idées étaient courtes. Autant l'avouer, nos connaissances sur les Celtes de l'Antiquité se

limitent le plus souvent à quelques clichés : Vercingétorix guerroyant brièvement contre César pour courber ensuite l'échine sous un joug inéluctable, les druides en toge blanche qui, armés d'une faucille d'or, cueillent des boules de gui sur les branches d'un chêne. Les plus honnêtes d'entre nous avoueront même ne connaître de leur passé gaulois que les aventures en bandes dessinées d'un petit village d'irréductibles, grands amateurs de potion magique et de sangliers rôtis, et qui ne redoutent rien sinon que le ciel vienne à leur tomber sur la tête...

Nourris de telles images d'Épinal, nous affichons naturellement une certaine incrédulité devant la notion de « sagesse celte ». Quels enseignements pourraient bien nous administrer, depuis les oubliettes de l'Histoire, ces barbares hirsutes, animés de pulsions belliqueuses ? À quoi bon même s'intéresser à eux ? Quant à leurs druides — s'ils pouvaient ressusciter —, auraient-ils autre chose à nous transmettre que d'absurdes superstitions et une poignée de mauvais sorts jetés à nos yeux comme autant de poudres de perlimpinpin ?

Mais la vérité a la vie au moins aussi dure que les clichés, et sous la caricature perce un portrait plus flatteur. Tout se passe comme si, par le miracle du texte souterrain, les recoins de notre mémoire abritaient le souvenir d'anciennes vertus celtiques : goût éperdu de la liberté, bravoure stoïque face à l'adversité, et enfin une vitalité qu'on devine puisée à la source d'une union directe avec la Nature. Ces prêtres-druides que les

auteurs romains ont décrits avec un empressement suspect comme les horribles perpétrateurs de sacrifices humains, nous pressentons que leur savoir, loin de les inciter à la destruction, leur permettait de comprendre les forces naturelles environnantes, voire d'en tirer leur propre énergie.

Quant à l'accusation de barbarie, les preuves concrètes ne manquent pas pour se persuader de sa complète absurdité. Il suffit par exemple de contempler les objets mis au jour par les recherches archéologiques : statues en bronze ou en fer, colliers et bracelets en or ou argent, tous témoignent d'une formidable imagination créatrice, d'une liberté d'invention doublée d'un sens raffiné de l'esthétique. Depuis longtemps, je m'essaie moi-même à pratiquer cet art exigeant qu'est la création de bijoux en métal — matériau de prédilection des Celtes. J'ai toujours été fasciné par la maîtrise dont ils faisaient preuve. Quel artiste du XXe siècle n'avouerait sa dette ou son admiration pour ces visages et ces têtes d'animaux au stylisme épuré, pour ces arabesques élégantes, formes géométriques qui n'ont jamais la sécheresse de l'abstraction mais évoquent la luxuriance souple du végétal ? Ce qui m'a toujours frappé dans cet art, c'est qu'il n'est pas à proprement parler « religieux » : il relève plutôt d'un « sacré » délibérément ancré dans le quotidien, capable de donner aux objets d'utilité courante une valeur symbolique, même si celle-ci nous échappe aujourd'hui. Les fibules, ces longues aiguilles qui retenaient le vêtement sur l'épaule, ou les tor-

ques, ces merveilleux colliers rigides, semblent s'ingénier à satisfaire à la fois un plaisir tout tactile et un besoin de magie protectrice. Art du quotidien donc, mais qui, avec ces êtres mi-hommes mi-bêtes et ces entrelacs de lianes toujours prêts à se métamorphoser en figure humaine, nous plonge de plain-pied dans le fantastique. Si l'art est l'expression d'un peuple, alors à n'en pas douter les Celtes ont beaucoup à nous dire...

Mais pourquoi un si long purgatoire ? Comment ne pas voir dans cette condamnation au silence une entreprise concertée ? Nous avons ignoré — voire occulté — nos racines. Et il faudra bien s'interroger un jour sur cette étrange autoflagellation qui nous pousse sans cesse à nous détourner de notre histoire ancienne... quand nous l'admirons sans réserve, et à juste titre, chez les autres peuples de la terre. Il n'est pas si loin, le temps où l'on pouvait lire, dans les écoles de Bretagne, cet écriteau museleur : « Il est interdit de parler breton et de cracher par terre. »

*

* *

Je suis celte par la branche maternelle. Mon nom est Francisco Rabannera « Cuervo » — le « Corbeau ». Mes ancêtres vivaient dans ce qu'on appelle en Espagne la « Montana », dans la région des monts Cantabriques. Issus d'un clan celtique, ils étaient venus de l'Oural pour s'établir dans la péninsule Ibérique. Je me souviens que ma mère gardait précieusement dans une malle

un arbre généalogique qui remontait jusqu'en l'an 600 de notre ère, chose exceptionnelle pour une famille qui n'était pas noble, mais paysanne. Longtemps, les « Cuervo » ont habité une ferme isolée dans la montagne ; sur le linteau de la porte, on pouvait voir un corbeau sculpté dans la pierre...

Ce corbeau est omniprésent dans les légendes celtiques. On dit que les dieux l'envoyaient survoler le champ de bataille avant l'affrontement : ses croassements annonçaient le nombre des soldats qui devaient succomber. Pourtant, la symbolique qui lui est associée est moins celle de la mort que du passage entre le monde terrestre et l'au-delà. Les Celtes enterraient des corbeaux au fond des puits, les ailes ouvertes, en les chargeant de missions pour l'autre monde. On prétend aussi que le roi Arthur, à sa mort, s'est transformé en corbeau, et longtemps dans les campagnes anglaises les paysans se découvraient respectueusement à la vue du volatile au plumage noir.

À la fois généalogique et symbolique, le lien qui m'unit à l'univers celtique est toujours resté extrêmement vivant. Lorsque, enfant, j'ai quitté mon Espagne natale en proie à la guerre civile, j'ai trouvé en Bretagne non seulement un refuge, mais les échos perceptibles de mes lointaines origines. Ensorcelé par ce pays sauvage, je sentais affleurer dans les croyances populaires une tradition qui ne m'était pas étrangère. Exilé dans des conditions douloureuses, j'étais pourtant ici chez moi. À dix ans, je courais la lande, je me juchais avec jubilation sur les menhirs. Dans mes folles

escapades, je percevais cette force tellurique qui vibrait sous mes pieds. Le sol me parlait, me donnait le sein ; la terre était Gaïa.

Une personne a su nourrir en moi cet attachement aux racines. Ma grand-mère revendiquait fièrement sa « celtitude » : elle en avait hérité une connaissance précise de la nature, et notamment des vertus curatives des plantes. Pour elle comme pour ses ancêtres, il n'existait pas de coupure essentielle entre le règne humain, animal et végétal. Pas de rupture non plus entre le monde réel, matériel, et l'autre monde, celui des esprits et de l'imaginaire.

On aura compris que ce livre me tient particulièrement à cœur. Il me touche personnellement, et fait vibrer une corde intime. Ma grand-mère m'a enseigné une loi qui, me disait-elle, régit les plantes comme nos organes et toute forme de vie dans le cosmos : l'alternance dynamique de l'ouverture et de la fermeture, de l'expiration et de l'inspiration. Je m'aperçois qu'il en va de même pour la quête que j'ai entreprise auprès des différentes sagesses du monde. Mes deux premiers voyages — dans les montagnes de l'Himalaya et du Colorado — ont été des mouvements vers l'extérieur, ouverture au bouddhisme et à la tradition amérindienne. Aujourd'hui, j'éprouve le besoin impérieux d'une longue « inspiration », d'un repli régénérateur sur mon être propre, tel qu'il se trouve incarné dans le monde occidental. Mes entretiens précédents — avec un lama tibétain et un homme-médecine lakota — se sont immanquablement, et à mon corps défendant, teintés

d'exotisme : j'abordais là des religions qui, bien que de plus en plus familières, restent à nos yeux des traditions lointaines, tributaires d'un milieu culturel auquel elles sont particulièrement adaptées. Après les expéditions « extra muros » vient le moment du retour aux sources...

Aujourd'hui, je me fais l'effet du chercheur d'or qui a enfin compris que son Eldorado n'est pas dissimulé dans quelque vallée de la cordillère des Andes mais enfoui en lui-même. Le trésor est là, il suffit de descendre et de creuser pour ramener des pépites. Au fond, je retrouve là le principe du fameux V.I.T.R.I.O.L. des alchimistes. *Visita interiora terræ rectificando invenies occultum lapidem* : explore les entrailles de la terre et, en rectifiant, tu trouveras la pierre cachée. Ici donc, pas de voyage au bout du monde, pas de tourisme spirituel ni de dépaysement facile. C'est d'un périple tout intérieur qu'il s'agit.

Mais n'y voyez surtout aucune tentation égocentrique ! Car nous sommes tous un peu celtes sans le savoir. Contrairement à une idée répandue, en effet, la « celtitude » ne concerne pas seulement quelques cantons reculés de Bretagne, d'Irlande ou du pays de Galles. Cette quête d'identité interpelle l'immense majorité des Occidentaux, tous héritiers des Celtes à des degrés divers...

*

* *

Qui sont les Celtes ? Leur histoire se perd dans la nuit des temps. Nous savons que ce peuple

indo-européen, descendants des Hyperboréens, est venu des vastes steppes sibériennes. Franchissant l'Oural, il a gagné la partie occidentale de l'Europe, par vagues successives, sans doute dès le IIIe millénaire avant notre ère. D'abord installés principalement dans un foyer que l'on situe entre le Rhin et le Danube, les Celtes ont progressivement conquis et occupé un immense territoire qui s'étend sur pratiquement toute l'Europe, de la Gaule à la Pologne et aux Carpates, de l'Irlande et de la Grande-Bretagne jusqu'au nord des péninsules ibérique et italienne. Partout, on a trouvé trace de leur implantation.

Je me souviens du plaisir gourmand que j'avais, enfant, à déchiffrer sur les cartes d'Histoire les noms de ces peuples celtes pour la plupart si oubliés qu'on les croirait sortis de l'imagination d'un auteur de science-fiction : les Éburons, les Allobroges, les Viducasses et les Baïocasses, les Arvernes, les Nerviens, les Bellovaques, les Ambiens et les Atrébates, les Bituriges, les Eduens, les Boïens et les Carnutes, les Scots, les Pictes, les Séquanes, les Helvètes, les Galates, les Sénons, les Salyens, les Silures, les Voconces, les Véliocasses, les Ménapiens, les Volques, les Élusates, les Namnètes, les Atrébates, les Lémovices, les Klingons, les Cadurques, les Diablintes ou les Vindéliciens... Peuples disparus mais qui ont presque tous laissé leur nom à nos villes et à nos régions, de Chartres à Sens, de Bourges à Bayeux, du Berry à l'Auvergne. À travers l'Europe, les plus grandes villes portent elles aussi des noms celtiques : Londres, Paris, Genève, Milan, Bonn,

Vienne, Cracovie et bien d'autres encore. Mais qui sait aujourd'hui percevoir ici les échos d'une présence lointaine ?

L'expansion celtique atteignit son apogée entre le Ve et le Ier siècle avant notre ère. En 390, les Celtes — aussi appelés les Galates — vont jusqu'à prendre la ville de Rome. Mais la poussée se fait également à l'est, avec le Danube pour axe de pénétration. Leur passage est attesté en Transylvanie, en Roumanie et en Thrace. Ils s'emparent de la Macédoine et descendent jusqu'à Delphes en 279. Une autre branche passera même en Turquie, où ils s'établiront dans une région qui porte leur nom, la Galatie...

Rien de plus réducteur donc que de limiter leur influence à quelques obscurs cantons d'Irlande, du pays de Galles ou de Bretagne. C'est presque toute l'Europe qui peut revendiquer en pleine légitimité un passé celtique. Le désormais célèbre festival de Lorient pourrait aussi bien se tenir en Bohême, en Suisse ou en Bulgarie !

Avec le début de notre ère vient pourtant le grand reflux. La conquête romaine, puis la christianisation et enfin les invasions germaniques auront finalement raison de la civilisation celtique, progressivement confinée dans quelques poches de résistance en Armorique ou dans les îles britanniques. C'est là que sera préservée la faible chandelle de la tradition, jusqu'à l'heure peut-être de la renaissance...

Un tel renouveau passe nécessairement par la réhabilitation. Celle-ci s'accomplit peu à peu. Les historiens savent aujourd'hui que les Celtes ne

formaient pas un ramassis de tribus incapables de s'organiser, ou inéluctablement condamnées à l'extinction par leur caractère primitif ou leur infériorité intellectuelle. Le dénigrement qu'ils ont subi à travers les siècles tient principalement à un fait précis : parce qu'ils ont négligé l'écriture, les Celtes ne nous sont connus que par les récits et les comptes rendus qu'ont pu faire leurs ennemis grecs ou romains. Sur la seule foi de ces jugements partiaux, nous avons bâti une image dévalorisante de nos ancêtres, qui n'étaient pas inférieurs mais différents, dotés d'une forme de société originale, d'un savoir et d'un savoir-faire propres.

Au centre de cette organisation sociale se trouvaient les druides, personnages considérables. En faire l'équivalent de nos prêtres serait réduire le cadre de leurs compétences. Car les druides avaient de nombreuses cordes à leur arc : à la fois philosophes, théologiens, juges, enseignants, historiens, poètes, diplomates, musiciens, médecins ou devins... Ils étaient les détenteurs de la Connaissance. Certains vont même jusqu'à voir en eux les héritiers du savoir atlante, antérieur à l'arrivée des Celtes en Occident.

Jules César, dans *La Guerre des Gaules*, évoque ainsi la place des druides dans la société gauloise : « Ils veillent aux choses divines, s'occupent des sacrifices publics et privés, règlent toutes les choses de la tradition. Un grand nombre de jeunes gens viennent s'instruire chez eux et ils bénéficient d'une grande considération. Ce sont eux en effet qui tranchent tous les différends, publics

et privés, et si un crime a été commis, s'il y a eu meurtre, s'il s'élève une contestation relative à un héritage ou à des limites de terrain, ce sont eux qui décident, évaluent les dommages et les peines ; si un particulier ou un peuple n'accepte pas leur décision, ils lui interdisent les sacrifices. Cette peine est chez eux la plus grave. Ceux à qui l'interdiction est faite sont considérés comme impies et criminels : on s'en éloigne, on fuit leur contact et leur fréquentation, de crainte d'être atteint d'un mal très grave en les côtoyant. Leurs demandes en justice ne sont pas admises et il ne leur est accordé aucun honneur. À tous ces druides est supérieur un seul d'entre eux, lequel exerce l'autorité suprême. À sa mort, si l'un d'eux l'emporte en dignité, il lui succède : si plusieurs sont égaux, ils se disputent le principat par le suffrage des druides et quelquefois par les armes. À une certaine époque de l'année, ils se réunissent en un lieu consacré du pays des Carnutes que l'on tient pour le centre de la Gaule... Les druides ont coutume de ne pas aller à la guerre et de ne pas payer d'impôts comme en paient le reste des Gaulois. Ils sont dispensés de service militaire et libres de toute obligation. Poussés par de si grands avantages, beaucoup viennent, de leur propre chef, se confier à leur enseignement et beaucoup sont envoyés par leurs parents et leurs proches. On dit qu'ils apprennent par cœur un très grand nombre de vers : certains restent donc vingt ans à leur école. Ils sont d'avis que la religion interdit de confier cela à l'écriture, comme on peut le faire de tout le reste, comptes publics

et privés dans lesquels ils se servent de l'alphabet grec. Il me semble qu'ils ont établi cet usage pour deux raisons, parce qu'ils ne veulent ni répandre leur doctrine dans le peuple, ni que ceux qui apprennent, se fiant à l'écriture, négligent leur mémoire, puisqu'il arrive le plus souvent que l'aide des textes a pour résultat moins d'application à apprendre par cœur et moins de mémoire. Ce dont ils cherchent à persuader, c'est que les âmes ne périssent pas, mais passent après la mort d'un corps dans un autre : cela leur semble particulièrement propice à exciter le courage en supprimant la peur du trépas. Ils discutent aussi beaucoup des astres et de leurs mouvements, de la grandeur du monde et de la Terre, de la nature des choses, de la puissance et du pouvoir des dieux immortels, et ils transmettent ces spéculations à la jeunesse. »

Si j'ai choisi de citer ce long extrait, c'est qu'il constitue l'un des rares témoignages de « première main » et donc une des sources principales de notre connaissance. Texte crucial donc, et qui illustre parfaitement la difficulté à laquelle on se trouve confronté lorsqu'on aborde le druidisme. Certes, Jules César nous donne des indications précieuses, sur l'apprentissage exigeant des druides (vingt années d'études !), sur leur croyance en la réincarnation, sur l'intérêt qu'ils portaient à l'astrologie et à la cosmologie. Mais dans le même mouvement, il s'empresse de dénigrer ce savoir : à l'en croire, les étudiants attirés par l'enseignement druidique auraient pour motivation première d'échapper au service militaire et à l'impôt.

Les druides hypocrites se seraient abstenus de coucher leur savoir par écrit dans le but de maintenir le peuple dans l'ignorance. Quant à la croyance en l'immortalité et la transmigration des âmes, César n'y voit qu'un habile stratagème pour stimuler l'ardeur au combat des guerriers. Une fois de plus se vérifie le fameux adage selon lequel l'Histoire est écrite par les vainqueurs...

La défaite face aux cohortes romaines sonna en effet le glas de la puissance des druides, détrônés d'abord par le culte impérial puis par l'évangélisation chrétienne. Refoulés dans la clandestinité, bientôt relégués au rang de vulgaires sorciers, ils semblaient condamnés à disparaître. À en croire les historiens, vers le ve siècle de notre ère, la longue agonie du druidisme semble achevée...

*

* *

Aujourd'hui, je m'apprête à rencontrer un druide.

En prononçant cette phrase, je suis bien conscient de son caractère anachronique. Qui peut aujourd'hui prétendre à l'héritage d'une sagesse si longtemps enfouie qu'elle peut sembler à jamais perdue ? À quoi dois-je m'attendre ? Je ne peux m'empêcher d'imaginer un vieillard ridé, à la longue barbe blanche. Ne risqué-je pas surtout de me trouver face à un nostalgique dont le regard resterait obstinément braqué sur le rétroviseur de l'Histoire ? Or mon but n'est pas tant de retrouver les vestiges d'un passé — aussi glorieux et pas-

sionnant soit-il — que de poursuivre une démarche entamée auprès de Bokar Rimpoché et poursuivie avec Wallace Black Elk : trouver dans des traditions multiples les repères utiles pour nous situer dans un monde contemporain de plus en plus difficile à appréhender. Le druidisme peut-il faire entendre une voix du présent ?

Tôt ce matin, je suis arrivé à Londres, et j'ai pris aussitôt la route du sud, direction Lewes, petite bourgade de l'East Sussex située à une dizaine de kilomètres de Brighton, la célèbre station balnéaire. Itinéraire on ne peut plus celtique puisque je quitte une ville dédiée au dieu Lug (Londres-Lugdinum) pour une autre consacrée à la même divinité (Lewes-Lugh). Ce signe apparemment prometteur place-t-il mon voyage sous les auspices du dieu de la lumière et de la sagesse ?

Le druide que je vais rencontrer est un interlocuteur privilégié. Philip Carr-Gomm — c'est son nom — porte le titre de « chef-élu de l'Ordre des Bardes, des Ovates et des Druides », un des plus importants groupes druidiques dans le monde. Un des plus anciens aussi puisque l'Ordre des Druides dont il est issu revendique l'année 1717 pour date de sa fondation. Cette date en soi fort respectable laisse malgré tout un gouffre de près de mille ans entre la disparition officielle des druides et cette renaissance...

J'ai à peine mis le pied dans le pays d'Agatha Christie et de Sherlock Holmes que je dois déjà trouver la réponse à une énigme centrale, puisqu'elle met en jeu toute la légitimité d'un renou-

veau : comment a pu se maintenir, à travers les siècles, la tradition druidique ? Il ne s'agit pas, comme dans un roman policier, de démasquer un coupable mais de comprendre comment la victime a survécu. Par quel miracle le fil fragile du savoir a-t-il résisté à l'oubli et aux persécutions diverses ?

La campagne anglaise défile sous mes yeux. Perdu dans mes pensées, j'imagine ce que pouvait être ce paysage à l'époque des Celtes : une forêt dense, peuplée de sangliers, d'ours et de bandes armées, où, dans quelque clairière sacrée, officiaient des druides respectables... Images bien révolues, qui ont laissé place à celles d'une nature domestiquée par l'agriculture et modelée par les besoins des transports modernes. Dans la longue histoire de l'union entre l'homme et son milieu, il semble que nous soyons passés en quelques décennies seulement du point d'équilibre au point de rupture. Certes, les collines restent douces, et partout les célèbres gazons britanniques témoignent encore de l'attachement vital au « coin de verdure », mais les druides y retrouveraient-ils leurs chênes ? Sans doute seraient-ils effarés des « avancées » de notre monde industriel... Mais leur discours prendrait-il les accents d'une absurde nostalgie, ou bien l'urgence d'une nécessaire volonté réparatrice ?

À mes yeux, pourtant, le paysage n'offre rien que de très familier. En circulant dans cette campagne anglaise, si proche de la nôtre en définitive, j'ai même l'impression — bien étrange pour un Français d'origine espagnole — d'être ici chez

moi. Sur ces terres ont vécu les Celtes, débarqués il y a quelques milliers d'années des provinces belges et gauloises. Plus tard, vers le VIe siècle de notre ère, certains de leurs descendants, chassés par l'invasion nordique des Angles et des Saxons, ont franchi à nouveau la Manche pour venir s'installer en Armorique. Les liens de parenté sont plus puissants que les particularismes. En mon for intérieur, je sens que je ne suis pas venu ici pour découvrir une culture autre : c'est de la mienne qu'il s'agit, et j'en suis déjà bouleversé.

*
* *

En arrivant à Lewes, j'ai abandonné ma voiture au pied d'une imposante forteresse. Détournant mes pas du château de pierre sombre, je me suis engagé sur un sentier qui descend en pente douce entre deux bordures d'arbres.

Bientôt, au milieu du feuillage, un toit de tuile m'apparaît en contrebas. La maison est là, nichée contre la colline. Je frappe au carreau dépoli de la porte d'entrée. Presque aussitôt, une silhouette se présente. On m'attend. Un homme jeune — tout juste une quarantaine d'années — m'ouvre la porte.

Pas de toge blanche ni de longue barbe mais un visage d'éternel adolescent, un sourire franc et une grande simplicité dans la tenue comme dans les manières. Pour un peu, je serais presque déçu, comme si, malgré tout, j'avais encore besoin de signes extérieurs de sagesse. Ici pas d'apparat

inutile, mais un homme simple, en chemisette, pantalon de toile et sandales de plage. Ce qui me rassure au moins sur un point : les druides ne sont pas forcément de vieux grincheux renfrognés sur leur coin de grimoire...

L'intérieur de la maison est à l'image de son propriétaire. Murs blancs, meubles de bois clair, et de nombreuses fenêtres et portes-fenêtres ouvertes sur le jardin. L'air qui circule vient nous rappeler que nous sommes à quelques kilomètres seulement de la mer. Lieu de passage, lieu vivant où l'on sent la présence invisible d'enfants. Nous entrons dans une salle de séjour où deux canapés recouverts de toile font face à un âtre. Une bibliothèque occupe tout un pan de mur : j'ai juste le temps d'y apercevoir de nombreux livres d'art — celtique mais aussi grec ou islamique. Devant la cheminée, une statue en terre cuite représente une ronde de petits personnages qui se tiennent par les épaules. Au centre, un réceptacle permet de ficher une bougie. La nuit, au gré de la mèche allumée, des ombres gigantesques doivent danser tout autour de la pièce. J'apprends qu'il ne s'agit pas d'une sculpture d'inspiration celtique mais d'un souvenir du Mexique rapporté d'Amsterdam...

— Venez, me dit Philip Carr-Gomm. Nous autres druides considérons qu'il est très important, lorsqu'on arrive dans un lieu nouveau, de se situer...

Nous allons dans le jardin — un simple carré de terrain encadré par une impressionnante haie de cyprès de Leyland. Modeste en superficie, il a

toutefois le charme sauvage des jardins à l'anglaise. Mon hôte m'explique que son installation à Lewes est récente et qu'il s'efforce encore d'arrondir les angles de cette petite enclave coupée au cordeau. Il a planté quelques arbres, libéré les pieds de vigne autrefois crucifiés contre la maison, dessiné sur l'herbe une clairière aux courbes souples. Mais le plus spectaculaire, c'est sans aucun doute cette vague de coquelicots rouges et mauves qui prennent d'assaut les marches du perron, s'insinuant même entre le dallage. L'escalier disparaît ainsi sous des milliers de fleurs éphémères et d'innombrables boutons qui dodelinent de la tête, prêts à prendre la relève.

— Nous sommes ici sur un bras des Downs, une chaîne de collines qui traversent la région d'est en ouest. Autrefois, à l'époque des Celtes, un sentier suivait la crête. Et lorsqu'on regarde une carte d'Angleterre, on s'aperçoit que ce sentier mène directement à Stonehenge, le célèbre « chœur de géants » où se sont toujours tenues des cérémonies druidiques. En fait, Stonehenge se trouve au centre d'une étoile dessinée par cinq massifs montagneux. Venus de tout le pays, les druides pouvaient converger vers le site sacré en empruntant ces chemins de crêtes. Située à la pointe d'une des branches, Lewes apparaît donc comme une sorte de ville gardienne, au seuil entre Swanborough Hill et le mont Caburn.

Philip Carr-Gomm s'exprime dans un excellent français, d'une voix douce rendue chantante par son léger accent. Tout au long de nos entretiens, je serai charmé par sa faculté d'écoute, par sa

LA FORCE DES CELTES
L'héritage druidique

Nous sommes tous des Terriens. Au-delà de nos différences ethnologiques et culturelles, notre planète nous rassemble. Le patrimoine des autres devrait nous éclairer. Mais nous sommes amnésiques. Nous avons oublié les diverses Traditions et les grands courants de pensée venus d'ailleurs. C'est pourquoi j'ai voulu interroger les derniers détenteurs de la Sagesse du monde. Qu'ils soient remerciés ici de nous rappeler ce qui importe vraiment.

Paco Rabanne

Étouffée pendant des siècles par les Romains, puis par les chrétiens, la culture celte renaît aujourd'hui de ses cendres, et avec elle le druidisme, qui longtemps fit sourire mais dont on redécouvre le véritable sens un peu partout en Europe.
Philip Carr-Gomm, chef-élu de l'Ordre des Bardes, des Ovates et des Druides, livre ici à Paco Rabanne cette vision du monde qui fait partie de notre héritage occidental. Le succès croissant de cette tradition tient sans doute au fait que le druidisme actuel, sans renier les progrès de la science, n'a jamais perdu la notion du sacré dans la Nature.
Ce « paganisme moderne », dont les relations avec la chrétienté ne sont pas nécessairement conflictuelles, nous propose de tirer profit d'une harmonie retrouvée avec les arbres, les pierres, les animaux et le rythme des saisons. Une démarche qui n'a rien de végétatif puisque son but est de renouer avec notre créativité.
Loin des récupérations folkloriques qu'en ont fait quelques sinistres groupuscules, *La Force des Celtes* nous transmet les vertus de l'équilibre dans l'univers et parmi les autres, l'intelligence des choses et les lumières de l'inspiration.

Photo : Slide F. / Vloo

9 782840 982067

50-1503-7
96-XI
119 FF TTC

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 05398855 7

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre